

M. Jean Cocteau

ou les trois impostures

Action F^{ce}
22 août 1929

PAR MICHEL DARD

M. Jean Cocteau vient d'écrire un nouveau roman. La critique a sacré ses *Enfants terribles* un chef-d'œuvre. Regardons-y d'un peu près.

Deux enfants, un frère et une sœur, à peu près orphelins, vivent confinés dans une chambre étrange où ils « se bourrent de désordre, d'une macédoine poisseuse de sensations ». Cette chambre est leur chef-d'œuvre à eux, cette chambre a du génie, « un génie créateur ». Par terre, des boîtes, des serviettes-éponge, des amorces, du jujube et des flocons laineux. Aux murs, des vedettes de films, des boxeurs, des assassins. Les assassins étant là pour représenter une certaine pureté dont je vous parlerai tout à l'heure. Sur la cheminée un buste en plâtre. (M. Cocteau, le premier, je crois, s'est avisé du profond regard aveugle des bustes de plâtre. Que les enfants y ajoutent des yeux et moustaches, de si complexes graphites leur donnent alors un sens d'une audace fort excitante. Un sens quasi-surréaliste en vérité. Au surplus, le plâtre est à M. Cocteau une matière très chère : l'antiquité, les dieux, le tragique, l'humain, le visage même de la mort, tout pour lui requiert le plâtre). Et enfin, il y a dans cette chambre un tiroir de commode où est le trésor. C'est là que l'on verse les objets symboliques, chargés de secrets, « dérivés de leur emploi », photos, tubes d'aspirine, bagues d'aluminium, bigoudis et, plus tard, cette grosse bouteille de poison qu'un ami enverra, avec une toute pidiennne sollicitude, dans l'espoir que le jeune Paul se tue, ce qui ne manque pas d'arriver. J'oubliais de vous dire que les enfants avaient écrit sur leur glace : « Le suicide est un péché mortel. » C'est là une ironie très naturelle à leur âge.

Les enfants, que font-ils ? D'abord ils s'ennuient. Les enfants qui s'eng... sont, vous le savez, des enfants d'avant-garde et vice-versa. Mais les surréalistes, eux, ont quelques haines solides, par quoi ils margèrent qu'ils ont échappé aux jupons et affirment la grande liberté de leur esprit : ils haïssent les bourgeois, l'armée, les curés et, par surcroît, M. Cocteau lui-même. Les enfants de celui-ci, au contraire, ne se détestent pas ; ils vivent dans une « tempête d'amour ». Mais comment s'intéresser à l'âme d'un garçon bien élevé qui ne traite pas sa sœur de g... ; à une fille à propos de qui l'on ne puisse citer l'Épître à l'Ange de Laodicée : « Elle vomissait le vède par sa bouche » ?

Donc, ils s'aiment, s'insultent et lisent des livres, toujours les mêmes, jusqu'à l'écoeurement. Naturellement le garçon est somnambule et ses crises passionnées sa sœur. Mais surtout « ils jouent le jeu ». Le jeu est une demi-conscience où ils se plongent volontairement, amorcent des rêves et vivent entre chien et loup... « Dans le dialecte fraternel, être parti signifiait l'état provoqué par le jeu ; on disait : je vais partir, je pars, je suis parti. Déranter le joueur paré constituait une faute sans excuse. »

Arrivé à ce point du récit que je voulais vous faire, le cœur me manque. Je ne vous ai pas dit comment ce roman est fait. Je ne vous ai pas dit comme il sent le rance et la fausse confession. Je ne vous ai pas dit qu'il est tout entier d'une encre angélique où des mains coupées trempent une plume de cristal aigu...

Entendez par cette phrase, si vous n'êtes pas initiés au langage de la chapelle, que les *Enfants terribles* sont nés d'une triple recette. De chacune de ces recettes nous savions déjà quelque chose par les œuvres successives de M. Cocteau : l'une était exposée dans ses essais critiques et appliquée dans *Plain-Chant*, l'autre inspirait son théâtre et les poèmes d'*Opera*, la troisième enfin triomphait au cours de l'année éolée. Mais cette fois, les voies combinées, fondues, accessibles à tous. Et sans doute la critique n'en demandait-elle pas davantage, qui, satisfaite de voir le dessous des cartes, n'avertit jamais qu'elles sont truquées.

La première et la plus ancienne de ces recettes est un néo-classicisme littéraire qui s'obtient par décalque de la tradition, une peinture sans la couleur, une musique qui ne serait qu'architecture, une phrase en papier transparent, une poésie équilibriste tendue sur la corde du vers. Il s'agit, à l'exemple des cubistes de réduire à des lignes, à des jeux de volume, à des raccourcis schématiques, la connaissance que l'on a de la substance profonde des choses et l'émotion qu'on en reçoit. Toute poésie se ramène ainsi à une algèbre conventionnelle par les signes de quoi l'on cerne l'inconnu au bout de quelques équations. Et si tout cela est fort compliqué, si les résultats en sont passablement obscurs, c'est que la simplification n'est pas la simplicité et que M. Cocteau ne peut tout de même pas recommencer les classiques.

La seconde recette consiste en un mystère très profitable à la prestidigitacion et par où toute réalité profonde, tout tragique de mauvaise compagnie sont escamotés à la satisfaction des jeunes gens délicats. Nous avons présenté tout à l'heure des boules, des bustes et des hauts de forme de tout genre. Néanmoins, comme ces instruments admirables jouent la poésie et le théâtre de M. Cocteau et comme tout cela recèle certainement d'impenétrables double-fonds, montrons au moins ce théâtre tel qu'en lui-même enfin M. Cocteau le peint : « Voici mon théâtre. *Sophocle se joue dans une cage à lions. Œdipe, avec une tête de lion et un costume de dompteur, déclame : Salvator! Salvator! juché sur un amoncellement de caisses d'emballage contenant des statues et des tiroirs pleins de secrets mortels. Il est midi. A droite, en bas, une petite porte de secours ouverte donne sur une rue de Nice à 7 heures. On voit passer des hommes, des femmes, des chiens, des cyclistes.* » Vous êtes libre de préférer le vrai Sophocle à celui-ci, mais ne goûtez-vous pas tout le mystère qu'ajoute à Corneille ce vers apocryphe : « Rodrigue, astu du cœur? — Je n'ai que du carreau » ?

La troisième recette est la plus récente. Elle date de l'avènement de M. Jean Desbordes dans la littérature. Cette recette est la pureté. La pureté, une recette ? Ces deux mots conjoints vous étonnent, je le vois. Mais quoi ! Où l'œuvre d'art prendrait-elle cette beauté minérale, cette force innocente et dangereuse, cette sincérité première, cette gratuité absolue dont vous ne pouvez douter qu'elles furent en l'homme avant que la loi divine le corrompît ! Quelle est donc, dites-vous, cette miraculeuse pureté ? Là-dessus, écoutez M. Maritain qui, s'il y fut pris un moment, l'a, par la suite, flétrie avec éclat : « De ce mot lui-même on a fait un usage impur. C'est devenu un mot équivoque, on l'a traîné partout : chez le marquis de Sade, à la Tcheka, etc. Un acte humain que n'affecte aucune valeur morale, que la distinction du bien et du mal n'effleure même pas, ce qu'aucune mesure humaine ou divine ne vient toucher, sinon le nombre du sens, cela est « pur ». Un crime, un vice, un mensonge, une souillure, la méchanceté, le blasphème, tout cela est « pur », si c'est intact, si c'est bien fait, si nul repli de la raison ne le jure et n'interrompt son mouvement... Le comble de l'impureté, dès lors, c'est la pudeur... La sincérité exige qu'on ne soit que ce qu'on est dans le plus bas de son être ; et la pureté veut qu'on le montre. »

Au fond, le meilleur des *Enfants terribles*, vous l'avez lu chez M. Gide. Avant eux, il y a eu en effet les *Caves du Vatican* et les *Faux-Monnayeurs*. Ces enfants riches qui volent pour le plaisir, qui jouent le jeu, ces enfants « froids jusqu'au crime », la suggestion d'un Dargelos envoyant à Paul son poison, les relations de Paul et d'Agathe, celles de Paul et de sa sœur, tout rappelle Lafcadio, Bernard, Armand et Sarah.

(Lire la suite en 4^e page)

M Jean Cocteau

ou les trois Importures

(Suite de la 3^e page)

Depuis le cubisme, Picasso, Malherbe qu'il imitait dans les vers charmants de *Platin-Chant* et les surréalistes dans *Opera* (je respecte son passage chez les néo-thomistes), M. Cocteau a été à la traine de bien des gens. Il excelle dans les *à la manière de...* Il en fait de lui-même qui sont très bons. Que ne s'est-il contenté d'être le critique intelligent qu'il se montra dans le *Rappel à l'Ordre* ! On ne lui eût pas fait reproche de s'intéresser à plusieurs modes. Il se serait évité en tout cas de leur donner cet air de poncif tiré à quatre épingles qu'elles prennent sous sa plume appliquée.

Car, il faut le dire, ce qui, dans les *Caves du Vatican*, avait de la vie, du jaillissement, une certaine fraîcheur dans la perversité, ce qui alors tirait à conséquence est aujourd'hui sans effet, sans amour, figé, vidé de jeunesse et d'une sincérité effroyable. C'est M. Cocteau lui-même qui écrivait (*Visites à Maurice Barrès*) : « Le parfum de démoralisation, de vice littéraire que dégagent les Jacques Collin, les lord Harry, les Maldoror, les Lefcadic, contamine beaucoup d'intelligences ». Et plus haut, il s'écriait : « Marie Bashkirtseff, Venise, Sarah Bernhardt, le paludisme, les orchidées, les plumes de paon, l'odeur fétide des roses qui se fanent. Il existe à toute époque des mauvais lieux officiels pour les écrivains ». Certes, mais il y a des poncifs d'avant-garde, des poncifs anarchiques, qui sont plus imposants que les autres par la prétention qu'ils affichent d'être tirés des sources profondes de l'homme. Les adolescents déclamatoires de M. Maurice Rostand ne font rire ; s'ils prétendent à la grandeur, ils n'y mettent aucun naturel ; ils sont affectés, et le sont tout bonnement, sans affectation superflue. Ceux de M. Cocteau, au contraire, nous sont donnés pour « d'admirables puissances de vie souple et légère ». Ils sont « simples comme la simplicité », c'est-à-dire que s'ils sont compliqués c'est comme la rose, et nous comme la complication. Ils sont alertes et purs. En clair, on aperçoit en eux le travail du génie. Enfin et surtout, telle est l'une des prétentions principales de M. Cocteau, ils deviennent *Éternels*.

Eh bien ! je dis qu'ils ne deviennent rien du tout. Ou bien il faudrait admettre que les sectes occultes, les spirites, les théosophes, la Christian Science, les clubs funèbres dont parle M. Cocteau, avec lesquels sa méthode poétique a quelque affinité et qui témoignent plus candidement que lui de la même confusion entre une orgueilleuse inconscience et le surnaturel, il faudrait admettre que la prestidigitation aussi, et la clownerie à quoi tout cela aboutit, cernent l'inconnu et atteignent le divin. Or, vers le divin, deux voies seulement sont ouvertes : pour les croyants, celle de la Révélation ; pour les autres, celle de la nature, les lentes, les patientes recherches du spirituel au sein du monde créé. L'art est une de ces recherches. C'est pourquoi il part, il doit partir du monde créé. Hors des quatre éléments, pas de salut ! Si haut dans les constellations qu'il imagine de se placer, l'artiste n'en inventera pas un cinquième. Le poète (j'entends un Baudelaire, un Barrès), s'il découvre le divin dans le monde, ne crée ni le divin, ni le monde. Hors de la Révélation qui le libère du visible, telle est sa mesure, telles sont ses limites.

On ne voit pas que M. Cocteau emprunte l'une ou l'autre de ces deux voies. Nouveau converti, son art n'a pas communication avec sa foi. Artiste, et ne se donnant que les lumières de l'homme, il s'est jeté en cette étrange mystique : le culte d'une *notion*, la nature brute, la nature en soi (j'entends nature dans le sens le plus général), — et l'horreur d'une *réalité*, la nature créée et organisée.

C'est pourquoi, par un gauchissement qui, lui, est presque tragique, par une déviation fatale et frauduleuse à la fois, son art inhumain défigure tout ce qu'il touche : l'anormal s'y substitue au surnaturel, la sécheresse au classicisme et la perversité à la pureté.

Michel DARD.